

VENERIE D'ANTAN

ou les souvenirs d'un chasseur de loup au XIX^e siècle en Bretagne

(SUITE ET FIN)

Par R.-J. FEER

Entre la Vilaine et le bas de la Loire, s'étend un pays relativement plat si on le compare aux grandes ondulations qui bordent ce fleuve et aux landes accidentées du Morbihan et d'Ille et Vilaine. Ce pays est traversé par le Sillon de Bretagne qui passe à Savenay et le filon de schiste ardoisé venant de la direction d'Angers et se dirigeant vers Rochefort en Terre par Pierric et Sainte Marie. Il est arrosé par plusieurs cours d'eau dont les principaux sont l'Erdre, l'Isac, la Chère, et le Don.

Le gouvernement de Napoléon, par son autorité, avait ramené l'ordre et une sécurité relative; les affaires reprurent peu à peu et la chasse reparut avec une loi protectrice du gibier qui ne tarda pas à se multiplier, d'autant que les guerres continuelles tenaient alors sous les drapeaux l'élite de la jeunesse. Mais si l'on veut se rendre compte de ce temps-là, la chasse à courre telle qu'on la pratiquait aujourd'hui était impossible. Le pays ne ressemblait en rien à ce qu'il est devenu: seules les terres qui environnaient les châteaux et les hameaux étaient cultivées. Tout le reste était en forêt et en landes, vastes terrains vagues où paissaient d'innombrables troupeaux de brebis, fortune des pauvres gens qui tiraient de là leur nourriture et leurs vêtements.

* *

Les loups autour de la bergerie

Les enfants gardaient ou ne gardaient pas ces troupeaux qu'ils menaient le matin, emportant avec eux un morceau de pain et du lard pour la journée, l'eau des sources fournissant le breuvage. Si les loups, nombreux à l'époque, n'attaquaient pas le troupeau, chacun ramenait le soir ses bêtes qu'il ne parvenait pas toujours à séparer et les rentrait confusément dans les bergeries généralement construites sur le bord de la lande. Elles étaient presque toujours mal closes et couvertes en bruyère ce qui permettait à compère le loup de les considérer comme autant de garde-manger. Du reste les gens n'en avaient-ils pas plus de souci. Ne fallait-il pas bien que tout le monde puisse vivre?

Les loups avaient leur utilité, disaient d'aucuns; ils forçaient les gens à ramasser les bestiaux qu'on eût laissés dehors en été et qui eussent ravagé les récoltes des voisins.

Il n'y avait pas de routes et on communiquait d'une ville à l'autre avec des charrettes à bœufs, et un voyage à Rennes ou à Nantes était un événement. On n'allait jamais à Paris.

Quoique les sangliers et autres animaux ne manquaient pas, la chasse au loup était la plus estimée parce

qu'elle était et la plus utile et la plus difficile. Le chasseur de loup jouait le rôle de libérateur et ce sport l'élevait sur un piédestal qui, encore aujourd'hui, le met au dessus du vulgaire. C'était justice. Si la chasse est un art et un art difficile, celle du loup est, avec celle du lièvre (ne souriez pas du rapprochement) celle qui peut le mieux faire valoir un maître; et, entre les deux, c'est la première qui demande le plus de connaissances et le plus de patience parce que le veneur est confronté à une difficulté insurmontable: se procurer des chiens "à loup".

* *

Rareté du chien «à loup»

Avant la Révolution nous avions ces races excellentes chassant par atavisme. Telle était celle des chiens du marquis d'Orvault qui chassait au Gâvre le loup et le sanglier. Elle fut déshonorée par son piqueur, Fondain, qui s'en servit pour détruire tout le gibier de la forêt. Chose extraordinaire et qui mérite d'être citée, c'est qu'il y avait au chenil un renard chassant en meute, ce qui causa sa mort. Il fut tué derrière un de ses congénères alors qu'il tenait tête. Ses compagnons, du reste, n'eurent pas plus de chance: ils furent ensuite impitoyablement fusillés. Quelques rares sujets des races de Saintonge, de Vendée, de Bretagne et du Poitou furent seuls conservés par de fidèles serviteurs qui les démocratisèrent en les mutilant, sauvant ainsi un peu du sang français qui circule aujourd'hui dans les veines de nos chiens.

* *

La tête de loup sur la table

Le marquis de Coislin fut, au commencement du siècle, un des premiers chasseurs qui monta un équipage. C'était un homme de grande distinction, fier sans hauteur, bon sans faiblesse, indulgent quoique sévère quand il le fallait, partout et avant tout gentilhomme, très au courant des usages et des règles de la vieille vénerie française qu'il a bien contribué à maintenir et à propager. De grande taille, excellent cavalier, il chassait toujours à cheval, le fusil à la botte. Son piqueur, la Branche, dirigeait une meute de quarante chiens français manquant de taille et d'uniformité. Ils étaient ardents sur le sanglier, mais peu francs sur le loup. Aussi, pour cette chasse, avait-il recours à son beau-frère, le marquis de Bot et Rhu (sic), un maître, celui-là, et des plus intrépides. L'histoire rapporte qu'à Carheil, comme chez lui en Basse Bretagne, il entretenait toujours sur la table une hure de sanglier ou une tête de loup qui n'était remplacée que lorsqu'on en apportait

une plus fraîche. Le marquis de Bot et Rhu était un homme magnifique, énergique, haut, très bon veneur. On sourit quand on pense à ce qui se serait passé s'il avait connu le chasseur facétieux, gros bourgeois de Rennes, auteur de la stupide chanson qui n'a servi qu'à rendre son nom populaire au point qu'il est difficile d'entendre sonner l'hallali par terre sans penser à lui: il l'eût éreinté.

Sa meute, une des plus belles de Bretagne, était composée de quarante chiens fauves, hauts de taille, le rein harpé, sur le prolongement duquel une queue longue et effilée à l'extrémité s'en allait, comme celle d'un loup, tomber sur les jarrets. On disait même que ces chiens étaient croisés de loup. Aussi bien membrés que bien gorgés, sous un gros poil, ils passaient parfaitement au fort où ils chassaient en partie mieux qu'en plaine, n'aimant pas y ramasser les voies s'en allant de hautes terres. Ils étaient infatigables et tenaient merveilleusement les abois sur les sangliers forcés aussi bien qu'à l'attaque. Ils chassaient le loup naturellement et de préférence à tout autre gibier. Un piqueur et deux valets de chien à pied dirigeaient cette magnifique meute. Ces trois bretons étaient toujours à leurs chiens et les deux piétons, marcheurs intrépides, coupant au plus court, suivaient les cavaliers.

Pour la chasse à courre, s'il y a un métier difficile, ingrat parfois, toujours pénible, c'est celui de valet de limier; cependant il n'est pas sans compensation. La difficulté vaincue, le plaisir d'arriver au rapport avec un pied de bon temps, dédommagent de la peine, car il y a de la peine à prendre. Ce n'est pas, en effet, une préparation pour une dure journée que de partir avant tout quérir les animaux. Aussi, de nos jours, ce soin est-il le plus souvent confié à des gens sur lesquels on ne compte pas trop pour la chasse. Ce sont les gardes, qui, par position, sont les plus aptes à ce rôle, connaissant mieux les enceintes et les mœurs de leurs habitants. Le type de garde de cette époque était celui du garde de la forêt de Pont: François Prault.

*
* *

Le garde-type: François Prault.

Que de souvenirs évoque encore dans le pays le nom de ce vieux garde rivé à la mémoire des marquis de Coislin. On trouvait chez lui sous une rude écorce, la personnification de l'honnêteté, de la bravoure, de l'attachement à ses maîtres, de l'amour de la chasse et de la solitude des bois.

De taille moyenne, fortement constitué, la tête carrée, l'œil pénétrant et fixe sans manquer de bonhomie, il avait l'air sévère, même dur; du reste il l'était avec ses enfants quoique très bon pour eux. Son abord était franc comme son langage, son port avait la dignité magistrale de l'homme qui a conscience de sa valeur et de son importance. D'un grand jugement, il savait parler à chacun selon son rang.

Prault, hors de sa forêt était un poisson hors de l'eau; dans les bois c'était un solitaire qui voit tout, entend tout, est partout; impossible d'entrer sur sa garde sans le rencontrer. Rien n'échappait à son observation: il savait par les laissées la couleur du mouton que le loup avait mangé la veille et pouvait dire combien il fallait de fourmis pour arrêter un scarabée. Du haut des arbres il étudiait les blaireaux entraînant la fanette dans leur trou pour faire leur nid. Du chêne de la brandèle à casson, il comptait sur la lande les loups revenant de pêcher des grenouilles à l'étang de Tédan. A la chasse, avait-il un renseignement à donner, il sifflait dans ses doigts d'une manière particulière et toujours celui qui

avait la chance de l'entendre et de le comprendre était sûr de ne pas se déranger en vain. Prault, tenant respectueusement à la main sa casquette en peau de renard expliquait, en connaisseur, ce qui se passait. Il ne manquait guère un coup de fusil, et quand son maître l'engageait à ménager les chevreuils... "Le sang attire le sang, monsieur le marquis" répondait-il avec un bon sourire, ne croyant pas qu'il fût possible de voir la fin du gibier sur une terre si vaste et si bien gardée.

Cet homme des bois vivait heureux dans la solitude, mais le jour où la charrue de la civilisation fit disparaître les vagues et les ajoncs de sa forêt, il en ressentit un violent chagrin. Mais aussi, quel vandalisme fait commettre l'argent!

Avec la protection, le gibier repeupla au Gâvre et dans les forêts qui l'entourent. Il en fut de même du côté de Châteaubriant, les princes n'y venant plus ou très rarement. Leur mandataire, Louis de la Haye Jouselin, qui chassait peu, ne tolérât qu'un petit nombre de permissionnaires. Le gibier devint d'autant plus nombreux que les grands équipages chassaient le loup de préférence. Depuis 1793, le sanglier était presque inconnu à Teillaye et ce fut l'invasion de 1814 qui le ramena des forêts de l'Est. Quand les trois fils du marquis de Coislin furent assez grands pour partager son plaisir, les bêtes noires étaient aussi abondantes que les loups.

Comment se tenait un Coislin

Adolphe, Ernest et Charles de Coislin étaient de grands et beaux hommes; intrépides cavaliers ne connaissant pas d'obstacles; on ne peut guère parler de l'ainé sans se rappeler un acte qui fait juger de l'intrépide bravoure qui n'avait d'égale que la témérité de ce caractère indomptable et dont le grand ressort était le point d'honneur. C'était à Bordeaux. Le jeune Adolphe alors en garnison dans cette ville dressait un cheval. Il arrive sur le pont où l'animal refuse de passer, mais, attaqué vigoureusement il s'y engage, et rétive de nouveau en se pointant comme pour sauter le parapet; le cavalier essaye en vain de le rabattre; alors vexé de n'avoir pas le dessus devant les passants attroupés, il éperonne vigoureusement l'animal qui, sans hésitation, franchit le parapet et tombe avec son cavalier dans la Gironde d'où l'un et l'autre se tirèrent à la nage. Le jeune officier ayant repris son cheval; remonta, et séance tenante, l'engagea sur le pont, disant aux témoins de cette nouvelle imprudence, qui tentaient de l'en détourner: "S'il est comme moi, il n'aura pas envie de recommencer". Comme l'avait prévu le marquis, le cheval passa sans la moindre hésitation. Ce caractère ne s'est pas démenti: tel il était jeune, tel il s'est retrouvé vieillard. Tout le monde connaît sa conduite à Patay, alors qu'il était aux zouaves de Charrette; on venait de sonner «Couchez-vous», les balles pleuvaient dru comme grêle de mars, c'était le cas de le dire. Le superbe vieillard avec sa magnifique barbe blanche, dépassait ses jeunes compagnons d'armes de toute la tête et restait seul debout, comme un chêne au milieu d'arbrisseaux courbés par la tempête. «Couchez-vous, marquis, lui répéta d'un ton d'intérêt un de ses officiers...» Quand un Coislin se couche c'est pour ne plus se relever" répondit-il. Le caractère d'Adolphe de Coislin est tout entier dans cette réponse, mais, comme à son père, Dieu lui réservait une mort peut-être moins glorieuse, mais plus consolante... Le jeune marquis donna une nouvelle direction à sa maison, et, comme chasseur, trouvant que la meute n'était pas franche sur le loup, il se procura des griffons venus du Berry, pays de sa femme, mademoiselle de Lancosme Brèves, qui, elle-même, appartenait à une famille de veneurs.

Les chiens anglais et les ajoncs.

Cette meute était parfaite pour le loup, et quand elle fut habituée aux ajoncs, elle devint excellente. Malheureusement, ces chiens emportés et peu soumis se mirent à courir les moutons qu'ils dévoraient sans que l'on vît trop comment. Ce n'était guère pratique dans un pays qui en était très peuplé. Cependant, Belliot, le piqueur, après avoir usé pas mal de mèches de fouet, commençait à les dominer, lorsque Lord Beresford, célèbre veneur anglais, ami des Coislin, vint à Carheil les voir chasser et, croyant leur rendre service, leur proposa de leur envoyer quarante pur sangs aussi bien créancés que leurs chiens l'étaient peu. Les Coislin acceptèrent avec reconnaissance, mais voyez d'ici ces magnifiques foxhounds sur les landes parsemées d'ajoncs. C'était, on peut dire, un vaste tapis de piquants mêlé de bruyère tondue par les moutons presque aussi dure aux pattes que l'ajonc lui-même: les malheureux faisaient piteuse mine, marchant à la queue leu leu par les petits sentiers des moutons dont ces nouveaux arrivés ne prenaient pas garde, seulement préoccupés de suivre les chevaux en se piquant le moins possible.

Quand ils seront échauffés, avait dit le noble lord, vous verrez qu'ils marcheront.. mais on ne put jamais les échauffer, les animaux se faisant toujours battre aux ajoncs, il ne s'agissait plus seulement de se piquer les pattes, mais bien le corps tout entier, aussi n'allaient-ils même pas rallier. Force fut de s'en défaire, ils furent

pendus... sauf les trois plus beaux choisis par les Danne qui en obtinrent des bâtards excellents qui s'illustrèrent à l'école de leurs maîtres aussi intrépides cavaliers que bons veneurs.

Ces landes étaient peuplées, comme nous l'avons dit, pendant qu'éclairait le soleil, de petits bergers aussi doux que leurs moutons. Quand l'astre du jour disparaissait, ces hôtes inoffensifs se voyaient peu à peu remplacés par les loups en quête de brebis égarées ou par des brigands et des maraudeurs. C'était le jour et la nuit.

La disparition du petit rémouleur.

Il n'y avait pas de routes en dehors de celles qui reliaient les grands centres, dites routes royales; aussi, avait-on à déplorer un crime, et même la disparition de la victime. Un rémouleur voyageait de Châteaubriant à Redon, vivant en faisant tourner sa meule et en vendant de petits bibelots qu'il portait sur son dos dans une boîte. Ces mercelots, comme on les appelait alors, vendaient beaucoup, même dans les châteaux où ils étaient reçus avec joie, surtout par les enfants, car ils vendaient un peu de tout. Or, un jour, jour néfaste, le petit rémouleur disparut: il avait été aperçu une dernière fois à l'Ecuelle Plate, marchant sur Guéméné. Le meunier du Moulin-Neuf fut soupçonné, mais sans preuves et, avec le temps, le souvenir en était presque perdu, lorsque, faisant la route de Redon à Châteaubriant, dans la



Chasse au loup, Desportes (1706)

(Photo Courtoisie J. Bouëssée).

tranchée de la butte de Kermangouet, au sommet de celle-ci, on découvrit des ossements humains, les ferrures de la boîte et une meule: c'était le petit rémouleur et sa boîte. Une modeste croix indique aujourd'hui l'endroit où le brave entrepreneur inhuma ces restes. Dans le même pays, le garde Prault, jeune à l'époque, était en tournée à Casson où il guettait des voleurs de bois. La nuit venue il se posta dans une broussée d'ajoncs à l'abri du vent, derrière le fossé du Périmètre d'où il pouvait surveiller toute la lande, voir arriver les voleurs et sortir les loups, ce qui l'intéressait également. Bientôt sa curiosité fut excitée. Il aperçut des hommes conduisant des chevaux, et il crut d'abord à des saulniers, gens pillards, qui faisaient paître la nuit leurs mules dans les bois et un peu partout. Il s'était trompé. Les deux cavaliers venaient droit sur lui, et s'arrêtèrent sur le bord du fossé où il était posté. Ils attachèrent leurs chevaux et attendirent. Prault jeta un coup d'œil sur son fusil: il était en ordre. Une demi-heure plus tard, deux autres cavaliers arrivèrent conduisant à peu près le même nombre de chevaux. L'entretien des quatre hommes fut court mais suffisant pour mettre le garde au courant de leur manœuvre. Les uns volaient en Bretagne, les autres en Vendée; l'échange se faisait à la pointe de l'Ermitage, où chacun s'en retournait par où il était venu... sauf les chevaux. Prault fit arrêter ces brigands; cette prise en valait bien une autre. Tout le pays de Galle (sic) était semblable à celui que nous venons de décrire: Châteaubriant, Bain, Fougeray, Guipy etc... partout c'était un pays de loups.

Les soi-disant veneurs ne manquaient pas, mais les vrais chasseurs, comme on dit en vénerie, étaient rares. Il est si difficile de lancer un grand loup et si facile de le perdre, vu la difficulté du revoir. Les bons chiens à loup sont aussi rares que les bons chasseurs. Il faut tant de conditions réunies: bravoure, finesse de nez, conservant sa distance qui est d'autant plus grande que les chiens seront plus vite. Un vieux loup à peine lancé, prend de suite un grand parti, ne restant dans l'enceinte que le temps d'explorer le périmètre pour sortir sans danger. Il marche d'un train soutenu, laissant une voie légère, qui lui permet de se forloner et d'échapper aux chiens en prenant une avance de plus en plus grande. Mon père fut un des grands, sinon le plus grand chasseur de loups de son pays. Doué de qualités dont nous avons parlé plus haut, tenace jusqu'à l'entêtement et grand observateur, il avait au service de son intelligence une vigueur peu commune, étant d'une taille au-dessus de la moyenne. C'était un blond, à large carrure, l'œil gris bleu vif et clairvoyant. Ajoutons à ce portrait: le feu sacré de la chasse et une indomptable énergie.

Pierre de Boisfleury avait commencé de bonne heure à chasser. Son aimable voisin de Bruc lui avait donné une chienne, d'espèce Cybèle, c'était une rosse... Mais de belle origine. Il la croisa avec Ravageau, qu'il avait acheté à un boucher de Pacé. C'était un chien croisé de Vendéen et de Breton, qui fut très bon sur le menu gibier, mais ne se soucia jamais du loup. Les produits héritèrent de ce défaut, et je n'ai jamais retenu le nom que de Finaude, parfaite pour le sanglier. Son maître la surnomma La Troppe en raison de sa voix altérée par suite de la maladie.

*
* * *

Marsillau - Roi des chiens de loups

Dans le même temps, il s'était procuré chez un paysan des environs de Rennes un Marsillau issu d'une brique et d'un chien de la meute de M. de Chateaubourg qui était alors un des meilleurs veneurs d'Ille-et-Vilaine. Ce chien était petit et rablé comme un fox-

hound, à gros poil orange sur fond blanc. Il devint exceptionnel sur le loup, quoiqu'il ne rapprochât pas. C'était un grand défaut, mais quand il croisait une voie, il la suivait avec une facilité qui tenait du prodige, il allait lancer souvent à plusieurs lieues de l'endroit où il l'avait empaumée. Quelque nombreux que fussent les animaux, ils ne lui tenaient jamais tête, alors même qu'ils congédiaient les chiens les plus solides (même remarque pour le chien Gençay à M. Bost-Lamondie). Mon père attribuait cette particularité à ce qu'à l'hallali, le chien faisait curée de la viande de loup. Naturellement, son maître éleva de lui et de Finaude, il eut des chiens parfaits pour le loup: Grondeau, Marmiteau, etc... avec lesquels il tua vingt-neuf loups en une seule année, ce qui lui permit de procurer les plus beaux états de service à M. Salentin alors propriétaire du Pordor en Avessac, et lieutenant de louveterie, qui ne tuant jamais de loups, avait prié mon père de lui envoyer les trophées qu'il mettait à son actif... petite supercherie bien innocente. Quand on a un bon chien à loup, il fait partir tous les autres, c'est ce qui arriva avec Marsillau, qui est resté célèbre et le meilleur dont j'ai entendu parler pour donner des leçons aux autres.

Un jour, Fondain, garde du parc de Fresnay, proposa à mon père de lui vendre un chien chassant le loup à la perfection. C'était Martineau, chien blanc et noir, fils de Marsillau et de Finaude. Mon père le lui avait donné petit, et ne demandait pas mieux que de le racheter, surtout s'il était bon. Pour l'essayer, rendez-vous fut pris avec Praud, entre le Parry et Grand Luc; au rapport, Praud déclara qu'il croyait avoir vu des loups rentrant dans ce dernier bois, dont une louve car il avait relevé un pied au milieu d'une allée et, à la manière dont Favori l'avait accusé, ce qui devait être celui d'une louve. Fondain avec l'assurance d'un homme sûr de son coup donne connaissance de la voie à Marmiteau, mais, à son grans désappointement, celui-ci pique le poil, met la queue entre les jambes et revient derrière son maître qui, d'un ton piteux, dit en s'excusant: «Vous savez pourtant bien, Monsieur, que je ne voudrais pas vous tromper. Je n'y comprends goutte».

C'était vrai, lui-même était trompé... il ne fut pas le seul. Mon père découpla ses deux chiens les plus remarquables, Lambiveau et Grondeau qui, à son grand étonnement, refusèrent de prendre. Ces deux chiens sont bons, dit d'un ton sentencieux le bonhomme Praud, mais, comme celui de Fondain, ils sont trop jeunes... il y a trop d'animaux en même temps. S'avancant magistralement, il appuie Favori, infecte petit carlin qui n'avait rien du chien de chasse et qui eût mieux convenu à un facteur ou à un marchand ambulant qu'à un garde forestier, auquel ce faible roquet n'eût été d'aucun secours en cas de danger. Il n'était certes pas d'espèce de chasse et cependant il attaquait très bien les loups, sur lesquels il était très franc ordinairement. Mais au grand ébahissement du bonhomme, il refusa net de chasser. Mon père voyant cela s'impatientait; il avait Marsillau qui, bien que sur trois pattes, fut à la hauteur de ce qu'il attendait de lui. Après avoir pris connaissance de la voie, dressant la tête, il se mit à éventer la brousse, piqua droit sur les loups, qui partirent sans tenir les abois. Ils étaient cependant nombreux, une louve et sept loups furent vus par corps sur les landes. Le chien prit sur un beau grand loup et tous les autres rallièrent, y compris Favori. Les chasseurs se déridèrent, déclarant que Marsillau était le premier chien du pays. Après sept heures d'une chasse vive et soutenue, car avec Marsillau il n'y avait pas de défaut, le loup, fatigué de se faire battre en forêt du Pont, débûcha sur Grand Luc par la pointe du Perray, pas-

sage très sûr où mon père s'était placé. Il sortit loin, néanmoins le chasseur risqua une balle ; au coup de fusil, le loup accéléra son galop, puis baissa graduellement la tête sans ralentir son allure. Quand le nez toucha la terre il fit sa dernière culbute. Son poids était de cent cinq livres.

* *

A coups de vieux fusils

En ce temps là on prenait bien quelques louvards à courre avec de bons équipages. Mais comme on en manquait beaucoup, les vieux loups augmentaient; il fallut se décider à les raccourcir avec le fusil. Mais quels fusils si nous les comparons aux Le Fauchoux ou aux Hamerless dont les manufactures inondent aujourd'hui le pays. C'étaient des fusils à silex qui partaient quand ils étaient en ordre et qu'ils ne faisait ni pluie ni vent pour déranger la poudre du bassinet, et encore il n'y avait que les privilégiés de la fortune à en avoir.

C'était armé de ces outils que mon père, avec six des chiens dont nous venons de parler, lança un louvard à Pinfan au mois de mars. L'animal débûcha par le bois du Roux pour Casson après avoir traversé le bois du Saint. Il se fit longtemps battre aux ajoncs de Casson, puis gagna Redurin par la Riffonay, de là fut au Pont puis à la Poiriais. Il avait été lancé à huit heures du matin, et le soir à six heures il n'en pouvait plus. Les chiens aussi étaient rendus et le chasseur qui avait suivi

à pied arrivait péniblement. Cependant, entendant les abois, l'énergie ranime ses forces, il arrive sur une bataille, au moment où les chiens rabattaient le loup qui essayait en vain de franchir le fossé du bois. La nuit arrivant, et son fusil refusant de partir, voyant que l'animal allait lui échapper, il se précipite sur lui avec autant d'intrépidité que de témérité, le terrasse et l'étouffe en lui brisant la poitrine à coup de genou.

Il m'a raconté qu'il a dû déployer toutes ses forces, et le loup se défendant avec ses griffes, il eut même un moment d'inquiétude, et plusieurs minutes après que l'animal était mort, il le serrait encore.

Après avoir caressé ses chiens, chargé son loup sur ses épaules, repris son mauvais fusil, auquel il jeta un regard de mépris, il vint à la métairie de la Poiriais demander des vêtements au brave fermier (le père Joguet) qui lui donna ses habits du dimanche, car les siens étaient en lambeaux.

* *

Souvenir du "Passage Pommeraye"

Comme tous les chasseurs, mon père aimait ses chiens, et quand il se défaisait d'un bon animal, c'était parce qu'il avait un défaut qui le rendait impossible, tel que celui de manger les moutons ou de mordre les étrangers.



Hallali, Desportes

(Photo Courtoisie J. Bouéssée)

Grondeau, cumulant ces deux inconvénients, mon père le passa à Monsieur Pommeraye, grand chasseur dont le nom est connu par le passage qu'il fit construire à Nantes. Celui-ci s'engagea à lui donner un élève de Grondeau et de sa chienne anglaise Furgay. Cet élève qui fut choisi à Nantes, sous la mère, par un chasseur de Blain, Monsieur Gareau, fut le célèbre Marsillau, dit "le noir" pour le distinguer du premier. Il était blanc et noir avec feu sur les yeux, 0,56 m de taille, bien rablé, l'oreille courte, et à gros poil. Les chasseurs qui avaient connu le premier Marsillau regardaient d'un air de doute le second, non qu'il ne fut pas aussi beau que l'autre, mais la beauté était alors peu de choses auprès des qualités de son illustre homonyme. Il ne l'égalait pas, mais l'approcha de si près qu'on peut les comparer. Il lançait sûrement, mais au lieu de prendre les animaux au vent, il arrivait dessus par la voie, donnant rarement. Sa qualité maîtresse était la finesse de nez. Les loups tenaient les abois devant lui, mais il ne les lâchait jamais, les arrêtait quand ils étaient blessés.

NANTES : le «Passage Pommeraye».

Louis Pommeraye, ancien notaire, avait constitué une société d'actionnaires dont il était le gérant, qui sollicita le 15 juin 1840 l'autorisation d'ouvrir le passage qui porte encore aujourd'hui son nom et qui relie la rue de la Fosse à la rue Santeuil dans le but de faciliter l'accès du centre de la ville en venant du port. Nantes était alors le premier port de France.

Les travaux commencèrent rapidement et le passage fut ouvert au public le 4 juillet 1843. La communication avec la rue Régnier fut l'objet d'une procédure en 1851 et 1852, le passage étant resté propriété privée.

Les touristes viennent toujours admirer, entre la rue Crébillon et les quais, les célèbres verrières décorées de statues remarquables par J. Debay et C. Grottaers, le passage ayant été conçu par les architectes J. Buron et H. Durand Gasselien.

*
* *

Un succès de Marsillau (dit "le Noir")

Un jour, mon père chassait au Pont avec le Marquis de Coislin, MM. de Montsorbier, de Cheigné, de Régnier, de Bouleuc etc... Praud avait rembuché trois loups dans la lande de Calestré. Mon père arriva avec quatre chiens très bons. Mais il pria ces messieurs de mettre d'abord les leurs. Six des meilleurs, triés sur les meutes réunies furent découplés. Ils partirent sur la voie en criant, puis après s'être enfoncés dans le bois, vinrent ressortir à quelques mètres de la rentrée, essayant en vain de faire sente sur la lande. Quand leurs maîtres eurent jeté leur langue au chat, ces six chiens furent remis à la harde, et Marsillau donna seul.

Celui-ci fit d'abord exactement comme les autres, prit sur la voie et ressortit au même endroit qu'eux; mais, au lieu de s'en tenir là, sans aucune hésitation, il s'embarqua sur la lande, interrogeant les brousses (haies) et gagna Redurin au trot des chevaux. Après avoir traversé ce bois, il fut à Casson et lança dans la vente de l'Hermitage les trois loups de Praud. Il prit sur un superbe animal qui, après s'être fait chasser quelques temps, débûcha sur le Saint où il fut tué à la sortie du bois par M. de Beuleuc, célèbre chasseur de Redon.

Le mouton retrouvé vivant.

Le bon La Fontaine a diversement parlé du loup. Tantôt il nous le représente comme un pauvre diable, cancre, hère, dont la condition est de mourir de faim, d'autres fois, il le fait traiter de seigneur, s'il vous plaît, dont les parents l'on fait apprendre à lire.

Je crois que les deux comparaisons sont exagérées l'une comme l'autre.

Sans être si heureux que cela, le loup n'est pas à plaindre dans un pays peuplé de moutons, et s'il n'a pas appris à lire, ce qui ne lui servirait à rien, il a peut-être reçu de ses parents des leçons de paquetage, ce qui lui est plus pratique. Car ce n'est pas toujours la faim qui rend le loup terrible pour les troupeaux. Il fait souvent un carnage de victimes qu'il laisse sur le terrain, n'en emportant qu'une. D'autres fois, il se donne le confort d'un garde-manger de viande fraîche.

Un jour, rendez-vous avait été donné au bois du Saint: MM. de Coislin, de Montsorbier, de Régnier et des Jamonières, qui avait son piqueur Pêcher, étaient de la partie.

Mon père, alors propriétaire du bois, s'était chargé d'en faire l'enceinte. Arrivé de grand matin, il commençait sa suite, lorsqu'il rencontra un de ses fermiers, Lebeau, braconnier fameux, qui lui raconta qu'un jeune loup venait tout à l'heure d'emporter un de ses moutons, dans le bois où il était entré, sous un hêtre du fossé du périmètre.

Après avoir fait goûter la voie à Marsillau en cet endroit et fait le tour du bois, s'assurant que l'animal n'était pas sorti, il attendit au rendez-vous.

Ces Messieurs venus de Vendée, exprès pour chasser des loups, furent enchantés du rapport, mais il ne purent retenir un sourire en voyant la petite taille des chiens de mon père, d'autant que les leurs étaient de superbes vendéens et poitevins. Adolphe de Coislin, à qui ce détail n'échappa pas plus qu'à mon père, lança à celui-ci un regard d'intelligence qui voulait dire: "Rira bien qui rira le dernier". Il fut compris. Mon père pria courtoisement ces messieurs d'attaquer d'autant plus qu'il affirmait un louvard. Dix chiens des meutes de Vendée, triés sur le volet, furent découplés. Ils refusèrent net de prendre. Adolphe de Coislin mit alors six de ses meilleurs; mais souvent des chiens chassent bien un jour le loup, et la fois suivante refusent d'attaquer. C'est ce qui arriva... Les chiens de Carheil suivirent le mauvais exemple qu'ils venaient d'avoir. Bien entendu on déclara que la voie n'était pas de temps, qu'il fallait aller ailleurs. Mon père triomphait, Marsillau allait se venger. Tous les chiens étaient repris, il le mit seul: le fils de Furgay partit sans mot dire mais gravement, un instant après, on l'entendit tenir les abois à cent pas de la brisée. Cela ne pouvait être le louvard, aussi mon père qui le savait, se tournant vers Lebeau, témoin de cette chasse, lui dit, au grand ébahissement des autres chasseurs: "Viens chercher ton mouton, il ne doit pas avoir de mal". Le fermier suivit son maître, qui pour lui était un oracle. Ils arrivèrent au chien qui tenait les abois sur un paquet de "fanette" (mot de patois, qui désigne la grande herbe blanche des bois en Bretagne) dans lequel ils trouvèrent, enveloppé avec précaution et solidité, les pattes sous le ventre, le mouton parfaitement intact, si bien qu'aussitôt dépaqueté, ce qui ne fut pas facile, il partit au galop, sortit du bois, et rejoignit le troupeau sur la lande. Ce mouton a vécu six ans depuis cette aventure...

Cependant, Marsillau avait continué la voie, et lancé le loup au grand étonnement des ironiques Vendéens, dont Adolphe de Coislin riait de tout cœur.

Mon père dit à ces Messieurs de découpler sur son chien, qui, quoi qu'il arrivât, ne lacherait jamais son loup. Ceux-ci, rendus prudents, attendaient encore, si bien qu'au bout d'une heure un quart, la voix de Marsillau changea. "De grâce, Messieurs, si vous voulez chasser, découplez, répéta mon père, ou bien mon chien va joindre l'animal, et l'étrangler tout seul".

Espéraient-ils cette fois le voir se tromper. Il ne découplèrent pas et Marsillau se tut... "le loup est étranglé" dit mon père, et Lebeau, qui était toujours là, fut le chercher aux ajoncs.

Si mon père, entendant les abois, avait dit à son fermier de venir quérir le mouton, ce n'était pas la première fois que pareille aventure lui était arrivée. Un jour, un paysan, braconnier dans l'âme, vint au Boisfleury le trouver pour le prier de chasser un loup qui venait de prendre un mouton sur la lande de Pontciaux. Le chasseur ne se le fait pas dire deux fois. Il part avec ses chiens et Marsillau lance le loup dans le bois du Mir; mais avant, le chien tint les abois sur un paquet de "fanette". C'était le mouton de François Gourdel, et celui-ci avait suivi, espérant que le loup n'avait pas eu le temps de manger toute la bête. Il fut étonné de remporter sa brebis bien portante, et l'appela "le reste du loup".

* *

Le loup apprivoisé.

Quoique le loup soit très sauvage, il s'apprivoise très bien.

Mon père en avait élevé un qui le suivait partout, comme un chien, mais quand il fut grand, il se mit à tuer les volailles. Il avalait une poule, plume et tout; aussitôt qu'il pouvait se défilier derrière un obstacle, il dégorgeait sa proie, la plumait soigneusement et se régala.

"Chassez le naturel, il revient au galop".

Mon père fut obligé de s'en défaire.

LA BOISFLEURY

Dédiée à Madame Arthur de Boisfleury par M. Henry de Boisfleury

Boisfleury noble et riant manoir,
Gracieux séjour, sûr asile du veneur;
Toi dont l'écho redit si bien le soir
Et les déboires et les joies du chasseur,

N'entends-tu pas les accents de mon cor
Plus éclatants pour dire ta fanfare;
A te chanter ma muse prend son essor,
Tu nous unis, ailleurs on se sépare.

Saint-Hubert trouvant les lieux propices,
Porta chez toi ses flèches et son carquois;
Qui donc s'étonne sous de tels auspices
De voir tes hôtes te quitter pour les bois.

* *

Les vieux loups sont impreunables

Quelques fois, il fut essayé de prendre des vieux loups et mes frères et moi, encore au collège à l'époque, assistâmes à une de ces tentatives hardies. C'était pendant les vacances de Pâques : un vieux loup se tenait dans les bois de Redurin et plusieurs fois ces Messieurs l'avaient lancé. Il débûchait régulièrement par la Bodinière, la

Châtaigneraye, Freignac, Ernée, et regagnait le Gâvre par les bois de Plessé. Les veneurs trièrent dix chiens des plus vites et des plus francs sur le loup, qui devaient sinon le prendre, du moins l'embarrasser en l'accompagnant assez longtemps. Mes frères et moi nous faisons partie des chasseurs qui devaient donner le relais disposé au bon endroit sur la lande d'Ernée, mais hélas, pour une fois, l'animal changea son itinéraire et la partie fut manquée. Les veneurs décidèrent de prendre une revanche et ils opérèrent de la même manière avec un vieux loup qui leur avait joué plus d'un tour et qui se tenait dans les bois d'Avesac. Sa refuite était la forêt du Gâvre en passant dans le bois de Redurin. Le relais fut donc placé en bordure, à l'endroit propice. Cette fois tout se passa comme il était prévu: le vieux loup lancé dans les bois de Penhoët gagna Redurin dont il fit le tour et donna en plein dans le formidable relais qui le prit à vue sur la lande. Le loup saute un fossé et se rase dans la douve, puis, pendant que la meute, le nez en l'air, cherchait à le voir en dépassant la voie, il repart, rentre au bois, où il reprend assez d'avance pour se moquer des chiens.

* *

Et, pour finir, l'histoire du solitaire de Lezay

Une des journées les plus mémorables à plus d'un titre et qui est restée légendaire dans le pays, fut celle du solitaire de Lezay. Mon père avait été invité par un parent et ami, M. de La Morandaye, à venir chasser au Lezay un énorme sanglier qui faisait la terreur, non seulement des habitants, mais aussi des chasseurs des environs. Mon père aimait la chasse de ces monstres. Aussi fut-il enchanté de l'invitation. M. de la Morandaye habitait alors le vieux couvent de Saint-Gildas des Bois qu'il fut heureux de rendre plus tard à sa première destination en le cédant à la communauté des religieuses qui s'occupent aujourd'hui de l'éducation de ses petites filles.

Parti la veille de la chasse pour aller coucher chez son ami, n'ayant emmené qu'un seul chien, le fameux Marsillau (le noir), il faisait une si grande tempête que le batelier de Guenrouet refusa de le passer. Il ne se rebuta pas pour si peu et s'en fut trouver un pêcheur qui voulut bien tenter l'aventure. Ce passage s'effectua dans des conditions si périlleuses que mon père, très habile à conduire un bateau, fut obligé de donner la main au batelier, et le bonhomme déclara qu'il attendrait le lendemain pour s'en retourner.

Rendez-vous avait été donné au Lezay, à la Table Ronde et le propriétaire s'y trouvait avec MM. du Fresne, de Quéhillac, de Villeblanche, de la Morandaye, et plusieurs autres bons chasseurs. Avant d'y arriver, mon père avait fait le pied et il avait rencontré un bonhomme boîteux qui lui avait dit : «Vous cherchez le gros solitaire, Monsieur ? Il doit être par là, mais méfiez-vous, je ne sais pas pourquoi dans ce bois ces bêtes-là sont très méchantes, et, moi qui vous parle, j'ai été estropié par un sanglier. J'étais jeune et vigoureux comme vous pouvez l'être. Étant à travailler dans le bois, je fut attaqué par un gros animal qui me coupa le tendon. Aussi, je vous répète, méfiez-vous». Au rapport, mon père avait bien le gros sanglier mais aussi un loup rentrant au même endroit. Il en fit la remarque en mettant son chien disant que celui-ci prendrait de préférence sur le loup, ce qui arriva. Il fallut le rompre et le remettre. L'excellente bête comprit très bien et s'en fut lancer le sanglier qui partit comme un lapin. Il se fit chasser six heures au fort et débûcha par Grangouet vers la forêt de la Bretesche. Avant d'y arriver il s'arrêta dans un petit bois très fourré d'environ un hec-

tare. Tous les chasseurs étaient à pied, armés de fusils et escortés d'une nuée de paysans affublés de leurs longs bonnets de laine et armés de leurs canardières.

Quand mon père arriva au bois il aperçut les chasseurs rangés autour d'un animal gisant à terre... évidemment c'était le sanglier qui venait d'être arrêté. Il ne se pressa pas, mais grande fut sa surprise n'approchant pourtant pas de sa colère, quand il vit que c'était Marsillau que l'on regardait ainsi... Le chien avait six blessures. Son maître les ayant examinées attentivement déclara qu'il pouvait encore chasser. Il fit donc entourer le bois de tous ces fusils plus nombreux que bien emmanchés, mais comme ils étaient à dix pas les uns des autres, placés deux par deux pour se garder, il était difficile que Marsillau ne fût pas vengé. Ces précautions prises, le chasseur et son chien rentrèrent au bois et il fallut bien que le sanglier se décidât à vider l'enceinte. Un feu roulant d'une trentaine de coups de fusil qui, au dire de chaque tireur avaient tous porté, le salua au passage, mais hélas, il n'avait rien et il gagna la Bretesche où il recommença à se faire battre dans les taillis mêlés de genêts. Il était impossible de rien voir et, l'intrépide veneur plus furieux que jamais, s'était remis au bois pour appuyer son chien fatigué autant par la perte de sang que par la durée de cette chasse au fort. Dans cette situation il entend soudain trotter tout près de lui. Il croit que c'est Marsillau qui revient, mais, avant qu'il puisse se rendre compte, un bruit strident se fait entendre en même temps qu'il se sent projeté en l'air par la hure puissante du monstre dont il avait en partie évité les défenses en lui assénant instinctivement un coup de crosse de fusil. Je dis en partie car il était cruellement blessé aux deux cuisses. Ayant pour lui l'expérience, il ne se releva que lorsqu'il n'entendit plus aucun bruit et, quand il ressortit sur l'allée couverte de sang, il fut l'objet de la sollicitude de tous ces Messieurs, qui lui firent des bandages avec leurs mouchoirs. Ainsi pansé tant bien que mal, il se remet au bois malgré ses amis. Son chien tenant bon pouvait-il lui être inférieur ? Il y avait trois quarts d'heure qu'il était rentré, et déjà la nuit commençait à tomber. Un intrépide, M. de Villeblanche, s'étant lui aussi mis au bois appuyait Marsillau faisant, lui aussi une utile diversion dont son compagnon ne tarda pas à profiter. A chaque fois que M. de Villeblanche élevait la voix, l'animal se dirigeait de son côté, mais, à cause de l'épaisseur du fourré, les chasseurs ne pouvaient pas arriver à le voir.

Enfin la nuit était venue ; deux fois, M. de Villeblanche avait appelé mon père, mais inutilement cependant. Celui-ci se rendant à la raison et rappelé à la réalité par ses blessures, se disposait pourtant à plier bagages, lorsqu'il entendit trotter légèrement près de lui. Il crut encore à son chien, mais se rappelant sa précédente aventure, il coucha en joue l'animal qui venait de s'arrêter à peine à un mètre et resta dans cette position défensive, attendant quelque indice qui eut pu le fixer. Était-ce son chien ou le sanglier ? Marsillau se taisait. La voix de M. de Villeblanche se fit alors entendre : « Hou, Marsillau ! Hou, mon vieux ! ». Un grognement se fit alors entendre, mais en même temps le coup de fusil partit... le solitaire fit un bond et passa si près de son ennemi que celui-ci en sentit le déplacement d'air. « L'avez-vous tué ? » demanda M. de Villeblanche. Mon père attendait et écoutait. « De grâce, répondez, l'avez-vous tué ? ». Silence complet... enfin le sanglier bailla, et mon père, connaissant ce bruit cria : « Hallali ! ». Il sortit ensuite du bois avec son chien et tous ses compagnons le complimentèrent.

*
* *

Jean MALLARD, vicomte de La Varende

Plus connu sous le pseudonyme littéraire, Jean de La Varende, l'écrivain normand (1887-1959) a produit toute une série de romans inspirés par le régionalisme de sa province natale.

« Man d'Arc », titre d'un roman, est le nom de guerre de la fille d'un garde de Louis de Réville, gentilhomme normand, qui a rejoint les descendants des chouans en 1832 lors de l'épopée de la duchesse de Berry.

L'auteur y traite largement de scènes de vénerie dont la plus caractéristique se passe au chenil, où Aurélien, le marquis, s'adresse à la meute :

« Hon, hon-hon, mei p'tits kens; mei p'tits kens: r'ron, r'ron... ». Les chiens se ruaient sur la grande forme sombre, le plus près possible. Ils firent pyramide ; le chenil se tassa, leurs abois changèrent de ton ; éclataient de joie, d'amour ; ce grand-là détenait le parler de félicité, le secret de bonheur. Ah ! Le toucher, arriver à sa peau, le caresser d'une belle langue... Mais il les avait tous, les secrets qui jouaient sur leurs nerfs vifs bien tendus, intacts; il baissa le ton, et, le menton collé à la cravate, il atteignit cette fameuse note, qui doit être comprise entre le sol et le sol dièse de la plus basse portée, ce râlement long, cette insinuation de la voix dans le rugissement, que peu d'hommes réussissent: il brama, pourtant sans force... alors la frénésie des chiens s'abattit net, leurs aboiements changèrent encore. Il n'y eut plus qu'un immense hurlement désolé, mais désespéré: la peur suprême.

Tous tendaient maintenant à s'écraser contre terre. Ils déboulèrent, la vague blanche tomba, se rompit en flâques de chiens qui fuyaient; ils gémissaient, se cachaient la tête. Ils ne peuvent se relever tant que dure la note, celle, sans doute, que feulait, dans les âges d'avant nous, leur ennemi implacable qu'on ne connaît point. Certains tâchaient, sur le ventre de gagner les niches.

L'homme qui les avait émus interrompit enfin sa plainte. On sentait que rien au monde ne lui appartenait comme les chiens ; qu'il les eût tripotés, frappés, blessés sans les aimer moins. Qu'il les eût tués même, de ses mains souveraines, sans que les chiens l'aimassent moins... Qu'il savait aussi les bouleverser de plaisir, de ces mêmes mains, et de sa voix, les affoler de sensualité. Il reprenait :

« Yo, yo, ouitt. Tayo, tayo, ha-ï, ha-ï ! N'ïou' ; n'ïou ! » l'appel des chiennes en feu.

Et la voltige recommença. »

Nous avons d'ailleurs retrouvé dans ce roman la fanfare incriminée par M. H. de Boisfleury. La Varende la cite comme un bien-aller alors qu'il s'agit effectivement de l'hallali par terre. Nous ne pouvons pas nous prononcer sur l'orthographe du nom du marquis de Both et Rhu, mais nous avons retrouvé dans une « Histoire de Bretagne », au XVI^e siècle un Pierre de Botdêru, seigneur de Keraheis et le Frère Louis de Botdêru, Prieur de Saint-Guen.

« ... Ils passaient près d'une propriété qu'Amélien nomma et qui appartenait à un parent de M. de Botdêru, « grand Veneur de Bretagne... » « ... ce qui veut s'entendre, sans doute, comme Grand Louvetier, précisa La Bare, mais ce Botdêru-là, Louis, c'était un magnifique chasseur. Mon grand-oncle racontait qu'il avait quatre équipages; équipage de cerf, harde à chevreuil, vautrait de sanglier et vautrait de loup (sans compter le lièvre). Pour le sanglier il truffait sa bande de dogues de Saint-Malo, tu sais, les fameux chiens de la chanson Dumollet, qui gardèrent aussi le Mont-

Saint-Michel. Ils sont très vifs et mordants, mais sans nez; les autres menaient, et les dogues coiffaient. Pendus aux écoutes, ça tient! C'est ce Botdêru qu'on vante, dans le fameux bien-aller:

Compère as-tu vu
Le père Botdêru
Tortillant des fesses
Tortillant du cul?

“Il était boiteux comme Saint-Roch, mais collait à cheval comme une teigne”.

*
* *

Après ses souvenirs de chasse, M.H. de Boisfleury évoque un certain nombre d'histoires de loups dont nous avons retenu les plus significatives pour vous les présenter ci-après.

A Trigavou, la chèvre a pris le loup.

J'ignore si c'est un conte ou une histoire véridique, mais le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Une chèvre donc broutait attachée au piquet non loin de l'église de Trigavou, près de Dinan. Survint un loup affamé. A la vue de l'ennemi la pauvrete fit un tel bond qu'elle arracha le palot de bois fiché en terre et s'enfuit à toutes jambes cherchant un refuge contre l'ennemi à ses trousses. La porte de l'église se trouvant entr'ouverte, la chèvre s'y précipita, suivie du loup, fit le tour de l'intérieur et sortit aussitôt. Cette fois, la porte se ferma, car le piquet de bois qui traînait au bout de sa chaîne avait accroché le bas de l'huis, faisant ainsi le loup prisonnier.

Se non e vero...

Les Bleus et les Loups.

(Histoire contée par ma marraine en 1879)

Sa mère étant enfant gardait des bestiaux aux alentours de la ferme de ses parents à Hénon. On était en pleine Révolution. Des bandes de bleus pillards et débauchés, plus terribles cent fois que les loups des forêts, parcouraient le pays, portant partout la terreur. La petite fille étant grimpée un jour sur un vieux pommier, surveillant son troupeau, aperçut tout à coup ses bêtes fuir en désordre. «Voilà les bleus» pensa-t-elle. Elle se trompait car elle vit le loup qui lui emportait le plus beau de ses agneaux. A cette époque les loups se montraient fréquemment.

Le loup et la corne à bouquin.

Quelques années plus tard ce fait se passait à Plémy. Ma mère avait un oncle qui s'appelait Jacques. Il était corné à l'église, ce qui veut dire qu'il jouait tous les dimanches au lutrin de cet étrange instrument de cuir bouilli dénommé corné à bouquin, qui fut l'ancêtre du serpent et du moderne ophicléide. Le père Jacques avait assisté à la messe de minuit; mais, il s'était un peu attardé au bourg. Ses voisins de village avaient pris les devants et il se trouva seul sur le chemin du retour. Emportant son corné pour préparer à la maison la messe de la Nativité et un pain de « Carestiemble » qu'il destinait aux enfants, il marchait allègrement. La terre gelée était recouverte d'une mince couche de neige

qui feutraient ses pas sans retarder sa marche... En traversant les landes de B..., le souvenir des sorciers et des loups-garous qui hantaient ces parages, et aussi son imagination aidant, il lui revint à la mémoire ces histoires contées aux veillées qu'il avait entendues, enfant, et auxquelles il croyait toujours un peu.

A la suite d'un faux pas, sur la terre glacée, son pain de deux livres tomba. Comme il le ramassait, il perçut distinctement derrière lui, comme un halètement qui le fit se retourner... un loup le suivait à quelques pas! Le trac s'empara de notre homme il eut l'idée de courir, mais vite il se ressaisit... en effet, une chute et le loup se jetait sur lui. Inquiet, il s'arrêta, le loup s'arrêta; il cria «Au secours!» mais la voix s'étrangla dans sa gorge, le loup l'avait «enroué» comme disent les bonnes gens. On le disait déjà du temps de Virgile. Mais que faire! Continuer sa route, il n'avait pas d'autre parti à prendre pour se débarrasser du terrible compagnon qui s'était imposé. Il imagina de laisser tomber, par petits morceaux espacés, sur la neige, le pain qu'il avait acheté! Avidement la bête les mangeait; ce moyen fit gagner du temps. Mais le pain s'épuisa vite et Jacques n'était pas rendu. Quand il n'eut plus rien à jeter, il marcha plus vite. Mal lui en prit, car le loup se rapprocha. Quand les moyens humains ont échoué, l'homme qui a la foi se tourne vers le ciel. Le vieux chantre invoqua l'ange gardien. Le courage lui revint soudain, et déjà parmi les hautes futaies, pointait la petite chapelle de son village. Puis une inspiration subite lui fit penser aux cornes à bouquin. S'il jouait un petit air au compère? Et il embouche l'instrument, il souffle comme un perdu, tel Roland à Roncevaux, il souffle et des sons épouvantables éclatent dans la nuit... Jacques s'arrête, il n'en croit pas ses yeux: la bête effrayée s'enfuit à toute vitesse. Mais pour plus de sûreté la corne à bouquin prolongea ses pétarades jusqu'au village. Comme Jacques rentrait chez lui, un hurlement lointain lui parvint aux oreilles.

Jean de Kerégant.

Le Loup et le Taureau

Permettez-moi de rappeler d'abord les beaux vers de Brizeux de retour d'Italie:

Adieu les oliviers, les marbres de Carrare,
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare
Et j'oubliais les chants des antiques héros,
Pour chanter les combats des loups et des taureaux.

Le poète de Marie fait allusion au fait dont il avait été le témoin dans sa prime jeunesse. Une nuit, vers 1835, un loup avait attaqué un taureau sur la lande. Mais le taureau avait fait face, poursuivi le fauve, et, en fin de compte, l'avait acculé contre un vieux mur et encorné! Toute la nuit il le tint épinglé contre les pierres. Le loup poussait de temps en temps des hurlements de douleur qui terrifiaient la contrée. Lorsqu'au matin les plus braves sortirent pour chercher le taureau, ils trouvèrent le loup encore vivant et palpitant, fixé au mur dont on eut toutes les peines du monde à ramener le taureau.

Histoire d'une tartine

M. de Gouyon vous a signalé que, par les hivers très rigoureux, les loups viennent encore de temps en temps faire irruption en Poitou, dans les brandes. Ce que je vais vous dire peut être vérifié. Je le tiens d'un ami qui, le cas échéant, pourrait avoir des précisions.

Au cours de l'hiver 1917-1918 (dont les combattants se souviennent) une petite fille suivait tous les matins une petite route de forêt pour aller à l'école distante de trois

ou quatre kilomètres. C'était aux environs de Lussac. Avant de partir, sa maman lui donnait une belle tartine à manger en route. Un jour la petite fille raconta une étrange histoire. Tous les jours, à partir d'un certain tournant, elle voyait surgir un grand chien jaunâtre qui venait flairer la tartine. Comme elle avait un peu peur malgré tout, elle donnait la tartine et le grand chien s'enfuyait dans les bois. «Que tu est bête» dit la mère. Je ne te donne pas du bon pain et du pâté pour que les chiens le mangent ! Tu me feras le plaisir d'envoyer promener cet animal. »

La petite fille obéit sans doute. Elle ne rentra pas le soir dans sa maison. On la chercha toute la nuit et le jour suivant encore. Puis on retrouva le soulier où il restait le pied dedans.

Chez moi

J'ai dit que ceci se passait en 1910.

Vers sept heures du soir, je rentrais dans la pension de famille où j'habitais alors et j'allais monter dans mon appartement, lorsque je vis le valet de chambre dégringoler l'escalier en poussant des cris de terreur. Il serrait une de ses jambes de toutes ses forces et sa main était pleine de sang.

- Que monsieur ne monte pas il y a chez lui un chien enragé!

- Hugh! fis-je à la manière des trappeurs pas trop sûrs d'eux-mêmes ; appelons un agent.

Mais déjà des hommes inconnus avaient pénétré dans notre demeure. Ils étaient armés de bâtons et de cordes et parlaient un langage étranger.

On leur désigna ma chambre à coucher qui était devenue, paraît-il, le repère du monstre. De fait, c'est sous mon propre lit que la bête fut prise, non sans quelques péripéties, et ramenée auprès des siens. Outre la jambe du valet de chambre, elle avait déchiqueté l'emballage de mon rasoir.

Seulement en fait de chien il s'agissait bel et bien d'un grand loup du Caucase, propriété de cet original incorrigible et sculpteur de génie qu'était le prince Troubetzkoï, notre voisin. Ce bon russe fortement adonné aux stupéfians, à l'Extra-dry et aux loups, entretenait dans son jardin quatre ou cinq de ces carnassiers qui avaient déjà fait l'objet de réclamations dans le quartier.

Hé ! oui, je dis : dans le quartier... car ceci se passait, non seulement en 1910, mais à Paris, 9, rue Weber, à six cents mètres de l'Etoile, dans une de ces petites voies délicieuses qui font cul-de-sac entre la rue Pergolèse et le chemin de fer de ceinture, tout cõtre le jardin de M. Raymond Poincaré!

Alain Mellet.

Maintenant vous pouvez lire 'Horse and Hound' chaque semaine.

The world's leading equestrian weekly is now easy to obtain on a regular basis by direct subscription. Horse and Hound offers comprehensive coverage on all aspects of the horse world. Many special issues covering hunting, racing, feeding, training and bloodstock, together with illustrated reports of major national and international events, make a subscription to Horse and Hound excellent value.

To obtain your regular copy simply complete the order form below.

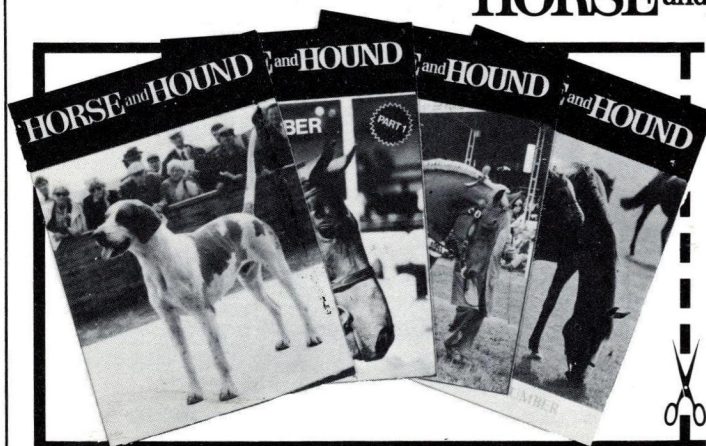
Due to exchange controls, subscribers from France need to have their cheques authorised by their bank before placing their order.

Subscription rate: 253.50 francs (£26.00)

IPC Magazines Ltd. Company registered in England. Regd No. 53626.

Registered Office: King's Reach Tower, Stamford Street, London SE1 9LS. A subsidiary of Reed International Ltd.

HORSE and HOUND



Please send this order form, with payment (cheques payable to IPC Magazines Ltd) to: Room 2613, King's Reach Tower, Stamford Street, London SE1 9LS.

Register my subscription to Horse and Hound for 1 year.

NAME _____
(Block Letters Please)

ADDRESS _____

HH/514 _____

I enclose payment ☐ Please allow 28 days for your subscription to be registered.